

22 mars — Les ténèbres s'étaient sensiblement épaissies et n'étaient plus tempérées que par la clarté des eaux, réfléchissant le rideau blanc tendu devant nous. Une foule d'oiseaux gigantesques, d'un blanc livide, s'envolaient incessamment de derrière le singulier voile, et leur cri était le sempiternel *Teke-li-li* ! qu'ils poussaient en s'enfuyant devant nous. Sur ces entrefaites, Nu-Nu remua un peu dans le fond du bateau ; mais, comme nous le touchions, nous nous aperçûmes que son âme s'était envolée. Et alors nous nous précipitâmes dans les étreintes de la cataracte, où un gouffre s'entrouvrit, comme pour nous recevoir. Mais voilà qu'en travers de notre route se dressa une figure humaine voilée, de proportions beaucoup plus vastes que celles d'aucun habitant de la terre. Et la couleur de la peau de l'homme était de la blancheur parfaite de la neige.....

XXVI

Ainsi tirés de notre état de transe passive, Peters et moi-même saisîmes les avirons au fond du canot et ramâmes puissamment, tentant de nous diriger vers l'imposante silhouette. Nous ne pouvions déterminer précisément ce qui se tenait au pied de la statue, mais c'était, quoi qu'il arrive, plus attrayant que le trépas par noyade ou écrasement promis par la cataracte. Le grondement désormais audible de la cascade s'approchait à un rythme effrayant, mais nous nous accrochâmes avec acharnement à notre seul espoir de salut, y jetant nos dernières forces. Nous ne pouvions voir la silhouette que par intermittence, de grandes quantités de vapeur et de substance cendreuse nous la cachant la plupart du temps. Néanmoins, nous luttâmes vaillamment, saisissant ce qui se présentait comme notre unique chance de survie. Nous nous maudissions d'avoir succombé à l'étrange apathie hallucinée au cours des jours précédents, dont seule nous avaient tiré l'horrible proximité de la cataracte déchaînée et l'imminence d'une issue fatale.

Ballottés par les flots déchaînés, nous rapprochant dangereusement du gouffre, nous parvînmes tant bien que mal à atteindre l'énorme silhouette. Elle n'avait fait aucun mouvement, et tandis que Peters l'effleurait, nous nous rendîmes compte qu'il s'agissait de quelque immense statue intégralement taillée dans une pierre brillante semblable à du marbre blanc. La brume et les cendres étaient à présent d'une telle densité que nous pouvions à peine nous voir l'un l'autre. Peters s'accrocha fermement de ses bras robustes à une jambe de la silhouette imprécise et, par-dessus le tonnerre de la cascade, me cria de me hisser jusqu'à lui à l'avant du canot.

Grimpant à ses côtés, je vis au travers de la tempête aveuglante et brûlante que l'immense statue avait été érigée à l'extrémité d'une île jouxtant le rebord de la monstrueuse cataracte. Nous n'avions pu discerner cette terre auparavant par faute de la vapeur ambiante et du fait qu'elle était d'un blanc quasi immaculé, sans aucun doute à cause des épais dépôts de substance cendreuse. Peters était solidement accroché à la jambe de l'idole, me permettant de monter sur l'énorme pied, puis je tins l'embarcation afin qu'il puisse s'élancer vers l'autre membre. Les embruns étaient extrêmement douloureux, car l'eau était si chaude que même de minuscules gouttes provoquaient des cloques. À peine mon compagnon fut-il hors du canot que le courant m'arracha celui-ci des mains. Nos maigres provisions ainsi que le corps de Nu-Nu basculèrent dans le gouffre grondant, vers je ne sais quels lieux terribles dans les abysses de la mer.

Depuis les jambes de la statue, il suffisait d'un saut pour rejoindre l'îlot pâle et sablonneux. Quelle que fût la nature des cendres en suspension, le sable d'une blancheur d'ivoire étalé sur les rives de l'île ne pouvait en être distingué, et il était d'une couleur quasiment identique à celle de la végétation pâle et étrangement charnue qui colonisait les lieux. L'air vrombissait en permanence du son de la cataracte, et c'était un miracle que nous puissions nous entendre en criant. Ayant perdu toutes nos provisions, notre première préoccupation fut de trouver quelque nourriture. Peters suggéra que nous tentions de goûter la chair curieusement fondante des plantes blanchâtres et frémissantes qui poussaient jusqu'à mi-jambe. Un grand nombre d'oiseaux blancs résidant sur l'île semblaient s'en rassasier pour leur propre subsistance, et nous essayâmes donc. Même si ces végétaux se contractaient et tressaillaient lorsque nous les coupions, et qu'un liquide pâle suintait alors le long des déchirures, ils ne se révélèrent pas être des mets totalement répugnants. Au contraire, ils s'avérèrent constituer notre seule alimentation durant de longues journées, offrant à la fois de la nourriture et une quantité désaltérante d'eau relativement fraîche. Et ce malgré leur saveur à cre, comme saumurée.

23 Mars — Le véritable inconvénient de nos plantes charnues était qu'il s'agissait des seules choses qui poussaient sur l'île. Bien que leurs capacités reconstituantes se montrassent évidentes au vu de l'évolution favorable des forces de Peters et moi-même, elles n'auraient pu en aucun cas nous être utiles à la fabrication d'un canot ou d'un radeau. Si nous ne trouvions pas quelque moyen de quitter cette île (un bosquet d'arbres ou peut-être même une épave rejetée sur les berges par la mer), nous étions condamnés à rester en ce lieu pour le reste de notre existence. Nous nous employâmes donc à explorer l'îlot, en restant toujours proches de la rive, et non loin l'un de l'autre en raison de l'extrême épaisseur de la brume tourbillonnante, surpassant même les brouillards de Nantucket que j'avais connus enfant ; nous ne voulions pas nous perdre de vue. Nous cherchâmes pendant de longues

heures, pour finalement nous rendre compte que la plage était d'une propreté immaculée, comme nettoyée par les mains d'albâtre de l'énorme statue qui montait la garde à l'extrémité de l'île.

24 Mars — Je m'éveillais lorsque Peters me secoua, indiquant des silhouettes s'approchant de notre île à bord de canots sinistrement familiers, formes sombres aisément discernables au travers de la blancheur vaporeuse de l'atmosphère. Tous les sens en alerte, nous nous cachâmes parmi les végétaux blanchâtres, qui suintaient en s'écrasant mollement sous notre poids. Nous ne leur accordâmes guère d'attention, occupés à observer au-delà du rivage les canots des sauvages qui s'approchaient de l'îlot. On dénombrait six embarcations, qui ne possédaient ni la longueur ni la largeur imposante de celles que nous avions vues chez les autres Tsalalis. Celles-ci atteignaient au mieux les sept mètres de long, et ne contenaient que trois silhouettes : deux rameurs et une troisième personne debout à l'avant.

Les créatures debout dans ces canots semblaient être des sortes de chamans ou de sorciers : ils émettaient un ululement presque continu et tout à fait différent des sons courts et discordants que nous avions entendu sur l'île de Tsalal, bien que régulièrement ponctué du familier *Tekeli-li*. Chaque fois que l'un de ces sorciers lançait ces épouvantables syllabes, tous les sauvages étaient parcourus d'un même frémissement. Leur terreur envers l'île et sa large étendue blanchâtre était évidente ; ce banc de terre était peut-être bien la source même de leur superstitieuse frayeur. Avec Peters, nous observions l'approche des canots depuis un bon moment, lorsque l'un d'eux vira de bord. Nous vîmes, reposant à l'intérieur, une forme humaine ligotée. Je l'indiquais à Peters, qui s'empressa d'observer les autres embarcations pour y déceler l'éventuelle présence d'autres captifs. Le temps que les sauvages parviennent au rivage, nous avons la certitude que chaque canot transportait un prisonnier.

Lorsqu'ils menèrent leurs embarcations hors de l'eau sur la plage blanchâtre, nous fûmes choqués de constater que les prisonniers étaient blancs — des Européens, comme nous n'en avions vu aucun depuis le massacre de notre équipage. Un tel spectacle aurait pu vous tirer des larmes : observer ces camarades et compatriotes si proches de nous, mais aux mains d'immondes sauvages. Nous décidâmes de les libérer sur le champ, mais immédiatement après que nous ayons pris cette résolution, les indigènes s'emparèrent chacun d'une lance ou d'un gourdin rangés dans leurs canots ; étant désarmés, nous renoncâmes. Peters et moi-même décidâmes alors à voix basse de rester dissimulés, et c'est seulement lorsque leurs armes furent convenablement réparties entre eux que les écarantes créatures sortirent les Européens hors des canots. Ces derniers avaient été ligotés comme du gibier : les pieds et les poings liés à une perche, afin d'être transportés à travers les broussailles cendreuse. La vision était quasi-insupportable, et j'entendis Peters jurer dans sa barbe que nous libérerions les captifs coûte que coûte. Ses yeux brillaient d'une lueur que je n'avais jamais connue auparavant, et j'eus un léger mouvement de recul en les voyant. Je me demandais avec crainte si ce n'était pas de la folie qui couvait derrière ce regard.

Les Tsalalis, à la démarche d'ordinaire si bruyante, se déplaçaient cette fois sur l'îlot de façon tout à fait silencieuse. Nous les suivîmes, satisfaits que les plantes suintantes ne trahissent pas notre déplacement comme une véritable forêt aurait pu le faire. Nous nous mouvions en suivant une trajectoire parallèle à celle des créatures, le son de notre passage complètement masqué par le rugissement de la cataracte. Enfin, la procession stoppa devant un édifice de pierres.

Il était évident que ce monument n'avait pas été érigé par des habitants de Tsalal, ceux-ci vivant dans de sommaires huttes et cette construction étant faite de pierres ajustées. Elle paraissait très ancienne, crevassée et usée comme les ruines romaines semblaient l'être sur les gravures que j'avais vues suspendues aux murs de l'académie. Sa couleur était grise, quoiqu'il soit difficile de l'établir avec certitude sous les épaisses couches de cendre blanche tombée du ciel. D'où nous étions, nous ne pouvions déterminer sa forme générale. La forme qu'elle avait pu autrefois présenter était aujourd'hui effacée par de larges amoncellements de cendre et le passage d'innombrables années, peut-être bien des millénaires. Les sauvages pénétrèrent directement au sein de l'édifice par une porte voûtée massive qui aurait aisément permis l'accès de front à une troupe de chevaux ; ils disparurent de notre vue, suivant un chemin taillé directement dans les roches qui formaient le sol du bâtiment. Nous patientâmes un bref instant, hésitant quant à nos prochaines initiatives. Si nous suivions les sauvages de trop près, nous serions inévitablement massacrés par ces guerriers armés. Mais nous ne pouvions cependant pas rester là à attendre tandis que ces créatures maléfiques sacrifiaient nos frères humains à quelque divinité obscène.

Nous nous rapprochions furtivement de l'entrée de l'édifice lorsque nous entendîmes soudainement un *Tekeli-li* perçant, répété une douzaine de fois par un écho provenant de l'intérieur du monument, à ce qui ne pouvait être qu'une impressionnante distance. Nous perçûmes un bruit de course rapide se précipitant vers nous, et nous eûmes juste le temps de nous dissimuler parmi les plantes rabougries avant que les créatures ne surgissent hors de la porte voûtée à une vitesse infernale. Il n'y avait aucun signe de leurs prisonniers, mais

les guerriers, visiblement plus entraînés à la course que les chamans, se précipitaient en une folle débandade de formes sombres fuyant aveuglément vers les embarcations.

Peters et moi-même restâ mes quelques instants ahuris, avant de nous lever. « Les as-tu comptés ? » me demanda-t-il. Je répondis que non. « Ils sont sortis à seize », dit-il nonchalamment. Il grimaça de manière grotesque. Il ne restait donc que deux des sauvages à l'intérieur de la construction, et Peters était fort désireux de les retrouver. Il frotta ses mains rugueuses l'une contre l'autre avec impatience, et s'élança devant moi au travers de l'entrée massive. J'avais le sentiment que son esprit brûlait de venger les âmes de l'équipage de la *Jane Guy*, qui avait été massacré au cours de la terrible embuscade.

Lorsque nous entrâ mes, je remarquais que, à l'inverse de l'aspect sommaire et décrépît des surfaces extérieures de la construction, l'intérieur était lisse comme s'il avait été soigneusement poli. Les blocs de pierre qui formaient les parois se complétaient si parfaitement que je n'étais pas même capable de glisser un ongle entre eux. Je me remémorais les mythes propres aux grands monuments de l'antiquité, tandis qu'un sentiment vertigineux d'ancienneté nous enveloppait telle la poussière dégringolant de ruines. Une portion étroite du sol semblait particulièrement usée, probablement sous les pas des créatures de Tsalal, étant donné que nous n'avions observé aucune trace de vie animale ou humaine sur l'îlot. L'édifice s'inclinait brusquement, point assez pour nous déséquilibrer mais suffisamment pour que nous le ressentions. Nous descendîmes donc, au sein de ce qui se révéla être une galerie souterraine. Malheureusement la lumière qui provenait de l'issue derrière nous ne s'infiltrait guère loin dans la structure et nous ne disposions ni l'un ni l'autre du moindre moyen de produire une flamme, pas plus que d'un quelconque combustible pour l'entretenir. Nous avançâ mes avec une grande prudence, habituant nos yeux à l'obscurité grandissante. Nous fûmes bientôt sous le niveau de la mer, car l'air était aussi moite qu'on l'aurait imaginé. Les parois suintaient d'une telle humidité qu'il m'en venait des visions de Jonas dans l'estomac de la baleine. Lorsque toute lumière eût quasiment disparu, nous nous trouvâ mes obligés de nous orienter à l'aveuglette le long des parois lisses et glissantes. A ce point de la descente, nous n'entendions toujours aucun son provenant du groupe des captifs encore en avant de nous, seul résonnait le tonnerre permanent de la cataracte quelque part au-delà des murs de l'édifice.

Soudainement retentirent des cris atroces, comme ceux d'un groupe d'hommes en péril mortel. L'intensité des hurlements était insupportable. Pourtant un affreux crissement, perçant les tympanes comme rien de ce que je n'avais rencontré jusqu'alors, le surpassait très largement. Dirk Peters, qui l'instant d'avant se tenait à mes côtés, avait soudainement disparu, mais j'étais incapable de décider s'il s'était précipité en avant ou s'il avait fui vers la sortie. Je me dirigeai avec détermination vers l'insupportable cacophonie, mais je trébuchai et m'effondrai dans ces épaisses ténèbres.

XXVII

Lorsque je recouvrais mes sens, les ignobles hurlements avaient cessé. Une lueur rougeâtre épaisse, comme visqueuse, avait surgi dans le tunnel devant moi, me permettant à nouveau de distinguer les alentours. Peters était accroupi contre un angle de la galerie, le regard fixé en direction de la lueur pourpre et artificielle. Un bruit attira alors mon attention, similaire au raclement d'une cargaison qu'on charge à bord d'un navire. Profitant de cette couverture sonore, je me glissais jusqu'à Peters, toujours absorbé par la contemplation de l'activité en cours au-delà de l'angle. J'allais m'enquérir de ce qui se passait lorsque, détournant à peine les yeux vers moi, il colla sa main sur ma bouche. L'agitation s'atténua rapidement, et le silence fut brusquement total, avant qu'un déclic métallique suivi d'un curieux sifflement ne retentisse. Ce dernier s'estompa à son tour, tandis que l'intensité de la lumière déclinait, et nous fûmes bientôt à nouveau plongés dans les ténèbres.

« Il nous les faut ! » s'exclama Peters d'une terrible voix de baryton qui me donna la chair de poule. Il s'avança de quelques pas au-delà du coude, vers un point visible de lui seul. Il s'effaça dans l'obscurité, puis j'entendis un juron, ainsi que le bruit d'objets que l'on déplace. Je ne parvenais pas distinguer quoi que ce soit, jusqu'à ce qu'une pâle lueur vint apparaître. Peters se tenait sur un bloc de pierre, portant entre ses mains la lanterne à l'aspect le plus étonnant que j'ai jamais vue. Elle n'était composée d'aucune pièce de métal : juste un prisme de verre, dont la section, pentagonale, mesurait environ vingt centimètres, et qui se réduisait en un point au bas de l'objet, et était recouvert d'une pierre plate, surmontée d'un anneau de pierre par lequel Peters tenait l'ensemble. À l'intérieur du récipient de verre se trouvait un liquide tourbillonnant qui semblait presque en ébullition, et dont provenait ce très étrange éclairage. Bien que je sois satisfait de disposer enfin d'un peu de lumière, je n'en détournais pas moins le regard de cette chose bizarre.

Le bras de la galerie continuait devant nous, mais il présentait désormais un aspect totalement différent. On aurait dit quelque quai d'embarquement, mais sans eau en contrebas ; assurément l'un des endroits les plus étranges que j'ai pu visiter. Il s'y trouvait en effet une tranchée de près d'un mètre de profondeur, aux parois remarquablement lisses, qui se

prolongeait en un boyau plongeant dans les ténèbres. Mais avant que j'aie eu l'opportunité d'observer plus longuement autour de moi, Peters m'indiqua un amas de rochers. Il était évident que cette masse était auparavant constituée de pierres taillées en des formes oblongues ou ovales et percées chacune d'un orifice dans lequel s'insérait probablement l'extrémité d'une tige. Un grand nombre de barres métalliques était justement visible aux alentours, coincées parmi les débris rocheux. En un clin d'œil, Peters se saisit de l'une d'entre elles. Je regardais l'étrange objet qu'il tenait dans ses larges mains : la chose faisait plus d'un mètre cinquante de long, était de section pentagonale et était équipée d'une pointe aplatie à un de ses sommets. Cette dernière, à peu près la taille d'une main, se terminait par une sorte de faux, au tranchant coupant comme un rasoir. Toutefois, elle était plus courte et bien plus étrange que toutes les faux que j'avais pu observer auparavant. De plus, la matière dont l'objet était constitué ne m'évoquait rien de familier : vert-de-gris comme du bronze et pourtant semblant légèrement huileux au toucher, bien que cela puisse être dû à l'humidité de l'air dans le tunnel.

Nous employâmes mes l'objet pour fouiller les décombres jusqu'à ce que nous trouvions une pierre ovale qui semble intacte. Dégager tous les morceaux de roche qui l'encombraient nous occupa durant deux bonnes heures, mais la barre métallique de Peters se révéla extraordinairement efficace pour déblayer les blocs les plus massifs. Peters semblait apprécier cet objet si utile, à tel point que par la suite je le vis rarement sans cette barre en métal mystérieux à portée de main. Nos efforts nous offrirent la récompense d'un spécimen intact. Il mesurait quelque chose comme quinze centimètres d'épaisseur et était taillé dans une pierre sombre différente de celle qui formait les parois de la galerie ; l'objet reposait de façon parfaitement stable sur un support de pierre large et carré. Nous fûmes dans un premier temps incapables de soulever cette plateforme, pour accéder à la demande pressante de Peters, le pesant objet mesurant approximativement quatre mètres de long et plus de deux mètres de large. Cependant, avec l'aide de plusieurs barreaux du métal verdâtre employés tantôt comme leviers et tantôt comme rondins grossiers, nous fûmes finalement en mesure de déplacer la plateforme jusqu'au rebord du quai.

En ce lieu, Peters m'indiqua que nous devions faire basculer la pierre dans la tranchée. Je m'enquis auprès de lui de l'intérêt d'avoir consacré tant de temps à dégager l'objet si c'était dans la simple intention de le briser. Face à cette interrogation, le visage de Peters devint rouge de colère, et il émit une série de grognements à mon intention, comparables à ceux d'un chien enragé. Il alla même jusqu'à me menacer en agitant son pieu métallique. Retrouvant ensuite ses esprits, il m'enjoignit à aller récolter au dehors une moisson de ces plantes blanchâtres et visqueuses qui peuplaient l'île, en quantité aussi importante que possible. Soulagé de pouvoir échapper quelque temps à son épouvantable compagnie, je m'exécutais. Ceci fait, et alors que je redescendais vers la tranchée avec mon fardeau, j'entendis un puissant martèlement. Alarmé, je ralentis le pas, jusqu'à retrouver Peters, frappant à ses pieds avec l'un des pieux métalliques. Bien que le sol montrât les marques de dégâts considérables dus à coups répétés, l'objet, quant à lui, ne semblait pas être endommagé le moins du monde. Lorsqu'il m'aperçut, Peters lança le pieu vers moi, affirmant qu'il était parfaitement adapté. « Adapté à quoi ? » ne manquais-je pas de questionner. « À Eux ! » hurla-t-il, indiquant le boyau, ce qui sembla déclencher chez lui une crise de rage, au cours de laquelle il se déchaîna sur le bord du quai, criant d'étranges vociférations comprises de lui seul. Je n'osais pas l'interrompre, de crainte que son ire ne se retourne entièrement contre moi.

Je constatais que Peters était parvenu, d'une manière ou d'une autre, à placer la plateforme horizontalement dans la tranchée sans la briser. Je ne compris pas au prix de quelles manipulations il avait accompli cette prouesse, mais ce n'était pas mon affaire. Je déposais mon fardeau de végétation visqueuse sur le bloc de pierre, et nous montâmes dessus. Nous emportions chacun trois des étranges lanternes, au cas où le combustible alimentant celle qui nous fournissait actuellement notre éclairage viendrait à manquer. Peters chargea également plusieurs barres métalliques supplémentaires, apparemment destinées à être employés contre les ravisseurs. Une fois que nous nous fûmes installés sur la plateforme, celle-ci se mit à se déplacer dans la tranchée sans qu'aucun système de conduite ni de propulsion ne fût visible. Pourtant nous avançions effectivement, et même à une vitesse désagréablement croissante. La vitesse de notre véhicule cessa bientôt d'augmenter, mais alors que nous sentions déjà l'air nous fouetter le visage avec une force étonnante. Bien que je ne dispose d'aucun moyen de l'assurer, je serais tenté d'affirmer que nous nous mouvions plus rapidement qu'aucun navire de ma connaissance.

Bientôt, je remarquais des disques encastrés à intervalles irréguliers dans les parois, juste au-dessus de la tranchée au sein de laquelle nous nous déplaçons. Notre célérité m'empêchait toutefois de déterminer de quoi il s'agissait. Nous voyageâmes ainsi dans ce boyau durant des heures, aucun de nous ne s'adressant à l'autre, avec le sifflement de l'air pour seule compagnie. Jamais je ne connus un désespoir aussi aigu et profond que lors de ces premières heures de descente inexorable au sein de l'immonde et interminable boyau. Les parois défilaient sans relâche et la lumière verdâtre émise par notre lanterne me rendait nauséux. Par prudence, nous décidâmes de rationner nos provisions de feuilles à la saveur aigre, de sorte que les collations étaient peu fréquentes. Seules nos présences

mutuelles atténuaient la monotonie de cette véritable descente du Styx, et pourtant je craignais de m'adresser à Peters. Il semblait ressasser les événements ayant précédé notre périple dans ce boyau. J'aurais été bien en peine de deviner ce qui traversait son esprit à ce moment-là, et il faisait une telle démonstration de regards diaboliques et de gestes colériques que je retournais bien vite à ma fastidieuse contemplation des parois du boyau.

Celui-ci était creusé à même la roche qui formait la base de l'île. L'absence de marques de pioche dans le roc, ainsi que l'aspect lisse et fini des parois et du sol, rendait impossible que ce boyau ait été construit par les répugnants Tsalalis. Bien qu'on ne puisse déceler aucune indication quant aux techniques de forage employées, on pouvait néanmoins constater que le tracé du boyau n'était pas totalement rectiligne. Si la plus grande partie du trajet fut aussi calme que si nous avions reposé sur une flaque d'huile glissant sur l'eau, il se produisait parfois un léger écart de côté, ou un saut, qui ébranlait notre embarcation et la ralentissait faiblement, avant qu'elle reprenne sa vitesse de croisière en quelques secondes.

Nous ne constatâmes aucun signe de vie. La lueur rougeâtre aperçue resta invisible durant ce trajet ; le seul éclairage provenait de notre lanterne glauque. Qui que ce soit qui ait emmené les prisonniers, il avait complètement disparu. Mais Peters était fermement résolu à les rattraper, bien plus que je ne l'étais moi-même. Nous découvrîmes bientôt que nous étions en mesure de modifier la vitesse de notre véhicule selon l'endroit où nous étions assis. Si nous restions tous deux à l'arrière de l'ovale, notre vitesse s'en trouvait rapidement diminuée de presque un tiers. A contrario, elle augmentait considérablement si nous nous placions tous deux à l'avant. Mais Peters lui-même était effrayé par de telles accélérations et, en conséquence, lorsque nous eûmes identifié cette particularité de l'engin, l'un de nous s'installa à l'avant et l'autre à l'arrière. À dire vrai, j'ignorais complètement par quelle manipulation notre plateforme se mouvait à une telle vitesse ; c'est Peters qui était parvenu à déclencher le mystérieux mécanisme qui nous propulsait. Quelle que soit la cause du mouvement de notre engin, sa mise en branle ne requérait aucun effort de notre part et les parois défilaient trop rapidement pour que leur examen pût nous fournir le moindre indice. L'obscurité nous entourait de tous côtés, à peine rompue par la lumière blafarde et spectrale de notre lanterne. Peters était tapi, forme sombre et inquiétante, à l'autre extrémité de la plateforme. La lassitude triompha de moi et je m'allongeais, la tête soutenue par un tas de ces végétaux huileux qui formait notre médiocre réserve nutritive. bercé par la caresse monotone de l'air, je somnais bientôt dans les bras accueillants de Morphée.

Je m'éveillais dans l'obscurité complète. Je n'entendis rien d'autre que le sifflement régulier de l'air puis, au terme d'une angoissante minute, la respiration lente et difficile de Peters. Il n'avait donc pas quitté ce monde. J'explorais à tâtons la plateforme, espérant parvenir à rallumer notre étrange lanterne. La clarté qu'elle produisait avait beau être des plus écorçantes, elle me semblait moins difficile à supporter que l'obscurité écrasante qui nous entourait alors. Limité au seul sens du toucher, je parvins à atteindre la proue de notre vaisseau et trouvais le pieu sur lequel pendait la lanterne. Je palpais prudemment le haut de la perche grasseuse, attentif à ne pas me blesser sur son extrémité dangereusement effilée, et parvins au contact de la surface rugueuse de la lampe. Immédiatement, une vive sensation de déchirure parcourut ma main, et l'objet s'illumina en un instant.

Je n'avais pas eu l'heur d'observer le fonctionnement de la lanterne auparavant, mais s'en offrit alors à moi une horrible opportunité. Une vague lueur apparut d'abord dans les profondeurs du verre, provenant du fluide tourbillonnant qui commençait à diffuser depuis un petit renflement situé en haut du prisme. Cette luminosité augmenta en quelques instants, tant en volume qu'en intensité. Rapidement, la masse du liquide trouble et luminescent s'étendit jusqu'à emplir tout le récipient, adoptant l'aspect tourbillonnant que j'avais observé plus tôt. Je regardai ma main, m'attendant à la trouver pleine de sang, mais je n'y décelai absolument aucune blessure. J'espérais ne plus jamais avoir à répéter cette expérience terriblement désagréable. Notre véhicule continuait à progresser sans montrer le moindre signe de défaillance, les parois du boyau défilant toujours à une vitesse infernale.

Le vocabulaire me manque pour décrire l'ennui de notre voyage, le désespoir de se trouver dans un espace de moins de vingt-cinq pieds carrés, seul en compagnie d'un énergumène n'ayant plus toute sa raison, et précipité au travers des ténèbres vers une destination inconnue.

Notre étrange moyen de transport ralentit enfin, alors que l'air ambiant devenait notablement plus frais. L'atmosphère était restée moite durant toute la descente du boyau, mais elle atteignit subitement une température glaciale. De l'eau ruisselait des parois, formant sur le sol des flaques à la surface desquelles la glace se formait. Cette observation était particulièrement inquiétante, car ni Peters ni moi-même ne disposions de vêtements aptes à nous protéger du froid, ni d'aucun moyen de nous en procurer. La plateforme franchit un virage, le premier de notre trajet infernal, et s'approcha d'un curieux quai, identique à celui sur lequel nous avions embarqué. Il fut rapidement évident que notre singulier véhicule n'avait pas l'intention de s'y arrêter, malgré son ralentissement marqué. Le quai

était au niveau de notre plateforme, aussi fut-ce une chose des plus naturelles de simplement y prendre pied, ce qui stoppa immédiatement la progression de l'embarcation. Nous nous trouvions sur le seuil d'un labyrinthe de tunnels rayonnant dans toutes les directions. De l'un d'entre eux s'échappait une très faible lueur, annonçant la présence d'une source de lumière saine et naturelle. Alors que nous désespérions de trouver le moindre signe de passage récent sur le sol de pierre brute, un vacarme retentissant et confus nous parvint soudainement du tunnel d'où provenait la lumière, nous mettant sur nos gardes. Devant nous, quelque chose se déplaçait ; un bruit de battements et de frottements résonnait tout autour de nous, accompagné d'étranges hululements rauques. Peters s'empara de son pieu graisseux d'une main et de la lanterne verdâtre de l'autre. Je pris une seconde perche et m'engageais sur ses talons au sein du tunnel.

Le tunnel débouchait dans une caverne grouillant de manchots au pelage blanc, plus gros qu'aucun autre oiseau que je n'aie jamais observé. Derrière eux, la lumière qui nous parvenait en provenance de l'extérieur apparaissait insupportablement vive, surpassant en éclat la répugnante lueur de notre lanterne. À la violence de cet éclairage répondait une brutale chute des températures. Une brise glacée s'engouffrait dans notre tunnel et Peters, tremblant, s'élança en brandissant son pieu et en un clin d'œil, rompit le cou de l'un des volatiles. « Prends-en un toi aussi », ordonna-t-il, son haleine se condensant en brouillard tandis qu'il commençait promptement à écorcher le misérable animal avec l'extrémité tranchante de son outil. « Nous porterons leur peau pour nous protéger du froid. » L'idée me sembla raisonnable et il ne s'en fallut que d'un court moment avant que je n'aie occis à mon tour l'un des manchots. Curieusement, les bêtes ne prient pas la fuite malgré le sacrifice de deux de leurs congénères ; elles persistaient au contraire à grouiller autour de nous dans la confusion la plus totale. Je compris pourquoi alors je m'employais à la tâche écorçante de dépecer l'animal : ses yeux étaient d'un blanc uni et vitreux, complètement inutiles.

Imitant Peters, j'écorchais la créature et retournais sa peau, de sorte que les minuscules plumes se trouvent contre ma peau et la tiennent au chaud. Nous devinions que le froid à l'extérieur de la caverne serait encore plus intense qu'à l'intérieur et, bien que j'aie imité mon compagnon d'infortune aussi vite que possible, je tremblais déjà violemment lorsque j'en eus fini. Le froid polaire était incroyablement mordant ; je ressentais ses mâchoires pénétrantes jusqu'au fond de mes os même après avoir endossé la pelure de l'animal. Peters, de son côté, était déjà en train de faire festin de la chair crue du manchot qu'il avait capturé : à l'exception des plantes au goût aigre, il s'agissait de la première source de nourriture dont nous ayons pu nous rassasier depuis des jours. Nous ne nous encombrâmes pas de provisions : sans possibilité matérielle de réaliser un feu, tout ce que nous emporterions avec nous aurait probablement gelé immédiatement, alors que nous n'aurions pas parcouru plus de quelques dizaines de pieds à l'extérieur. Cependant, juste avant que nous ne quittions le lieu de notre massacre, Peters arracha les foies de nos deux animaux avec les pieux. Il me tendit le mien en commençant à mâcher son festin. J'ingurgitai également l'organe cru et sanguinolent, le sang de l'animal se jetant, me sembla-il, directement dans mes veines. Fortifiés et rassérénés, nous nous élançâmes vers l'entrée de la caverne, et la saine lumière du jour.

Une scène de complète désolation nous y attendait. La température chutait vertigineusement au fur et à mesure de notre progression, puis nous débouchâmes à l'extérieur. La lumière était douloureusement perçante, se reflétant non seulement sur le ciel couvert mais également sur les milliers de reliefs enneigés qui nous entouraient à perte de vue. À l'œil du commun, cette luminosité était certainement diffuse et modeste, mais pour ceux qui ont été enfermés dans les profondeurs de la Terre, plus obscures que toute nuit, cette blême lumière était quasiment insupportable. La lueur verdâtre de la lanterne n'avait pas préparé nos yeux à l'éclat généreux du soleil, en dépit de la position basse de l'astre et du ciel couvert. Nulle part nous ne pouvions détourner le regard ; les blancheurs aveuglantes du ciel et de la neige, brûlant nos yeux de leurs rayons aiguisés comme des lames, ne nous laissaient aucun répit.

Nous restâmes immobiles, clignant des yeux et les protégeant des réflexions lumineuses, jusqu'à ce que, lentement, nous découvrions que ces étendues polaires n'étaient pas uniquement constituées de neige aveuglante. Au fur et à mesure que nos yeux s'habituèrent à la luminosité, nous commençâmes à discerner les contours de formations rocheuses sombres et massives, contrastant de façon saisissante avec la blancheur immuable du lieu, et contre lesquelles la neige s'était amassée. Plus nous les observions, plus nous nous rendions compte que leurs formes étaient trop géométriques pour être l'œuvre de la nature. Quelle qu'ait été l'origine de ces constructions, les blocs de pierre et les corridors ostensiblement réguliers qui les reliaient ne pouvaient témoigner que d'une chose. Il s'agissait d'une cité en ruines, une cité indiciblement ancienne, construite puis abandonnée en ces terres antarctiques désertes et gelées.

Immense et sans âge, parsemée de voûtes à ciel ouvert et de chaussées effondrées, nombre de ses principaux ouvrages écroulés suite à quelque unimaginable cataclysme : telle était cette ville. Un air d'étrangeté intimidant nimbait l'atmosphère, alimenté par la vertigi-

neuse ancienneté de la cité, les mystérieux gouffres béants emplis de neige qu'on y trouvait, et l'altérité indéfinissable mais parfaitement répugnante du lieu. Les seuls bruits qu'on y entendait étaient ceux du vent frémissant et grondant dans les rues antédiluviennes, ayant parfois balayé toute neige sur des places pavées d'où rayonnaient des avenues cernées de hauts murs de pierres blanches. Nous ne remarquâmes aucun signe de vie : seulement la terrible désolation et la solitude des millénaires écoulés, la marche implacable du temps réduisant cette étrange métropole en poussière, emportée vers l'oubli. Je restais immobile, ébahi par ce tableau incroyable et hors d'âge, mais Peters me sortit de ma passivité, me secouant et m'indiquant d'un geste l'aspect de la neige à l'entrée de la caverne.

La neige y était fraîche et profonde, aussi blanche que la page vierge en attente du premier griffonnage de la plume. Grondant de colère tel un animal en chasse, Peters retourna dans les ténèbres du tunnel: nous n'étions pas sur la bonne piste. Nous bondîmes sur notre embarcation de pierre qui replongea immédiatement dans son interminable boyau. Mais notre trajet dans l'obscurité fut cette fois bien plus bref. Après trois ou quatre heures au plus, le voyage cessa et la plateforme se rangea le long d'un autre quai d'embarquement. Cependant ne s'offrait à nous à présent qu'un unique tunnel, qui nous conduisit directement à la surface.

Aussi douloureuse qu'ait été la vision qui nous avait été offerte à l'issue du précédent tunnel, la vue depuis celui-ci était encore plus terrifiante. À moins d'un mille de là, visible au travers des rafales de vent et de neige, se tenait une tour titanesque — un repaire de géants, de dragons, ou de quelque fabuleuse mais répugnante créature, car sa taille était bien trop élevée pour que l'on puisse envisager qu'elle ait pu être l'œuvre de mains humaines. Elle s'élevait devant nous, enveloppée d'un voile de glace et de neige, gelée et tourbillonnant, plus haute que n'importe quelle tour ou citadelle médiévale. Et lorsque nous vîmes la lueur bleutée qui lévissait à son faite comme un feu de Saint-Elme au sommet d'un mâ t, je sus, je sus au plus profond de moi, que la chose en face de laquelle je me trouvais ne pouvait être qu'un phare, un gigantesque fanal d'origine primordiale. Je ne peux concevoir aucune autre fonction à cette chose, tant sa lumière attirait le regard, même si elle s'avérait impossible à fixer. Cette ignoble illumination projetée du haut de la tour colossale exhalait une telle malveillance que je sais ne jamais pouvoir effacer sa vue de ma mémoire ; monumentale comme une armada de navires sur la mer et aussi terrifiante que le tonnerre sur l'océan. Il émanait de cet édifice païen une affreuse sensation de monstruosité, comme s'il ne s'agissait pas d'une construction terrestre, mais d'une énorme et blasphématoire Tour de Babel, érigée pour railler Dieu et toutes Ses saintes créations. Je tentais de m'enfuir, mais je découvris que cela m'était impossible : j'étais captivé, involontairement fasciné par cette construction antédiluvienne qui m'attirait et m'appelait à elle. Je restais immobile, gelé de la tête aux pieds, et ce n'est que lorsque Peters me poussa du coude que je fus capable de détourner le regard de cette horreur titanesque. Je parvins à maîtriser l'instinct qui me poussait à fuir pour échapper à son emprise. Mais s'échapper en état de panique dans cette immensité de neige signifiait se précipiter au-devant d'une mort certaine.

Peters me montra du doigt une série de traces laissées dans la neige, d'un geste qui brisa sans ménagement mon faible espoir de m'éloigner enfin de ce lieu démoniaque. Bien que ces marques ne fussent pas fraîches — la neige glacée qui tombait lentement avait commencé à les recouvrir — il s'agissait de la preuve indiscutable d'un passage récent. Absolument brisé de désespoir, n'osant pas même croire que nous puissions encore nous en tirer vivants, j'emboîtai le pas à Peters qui suivait résolument la piste des captifs. Les traces s'élançaient directement vers la base de l'ignoble ruine antique.

XXVIII

Par ce froid terrifiant, nous suivîmes les traces laissées dans la neige, durant ce qui me parut être une éternité. Je ne peux évaluer le temps qu'il nous fallut pour parcourir la distance nous séparant de la tour. Le froid qui régnait était si engourdissant pour le corps et l'esprit que nous n'étions pas même en mesure de lever les yeux pour évaluer la distance nous séparant de la Tour. La neige partiellement fondue nous fouettait de toute part, et tout ce dont nous étions capables était de contempler poser nos pieds couverts de glace se poser l'un devant l'autre le long de cette piste à demi-enfouie dans la neige. La glace se cristallisait sur nos cils, tandis que notre haleine gelait avant même d'avoir été expirée, formant une sorte de barbe glacée pendue à nos lèvres. Nous poursuivions péniblement notre chemin, tandis que la tempête empirait, nous balayant avec une violence sans merci. Nos souffrances passées n'étaient que peu de chose comparées à ce que nous endurions désormais : les tenues d'hommes des cavernes gelant sur notre peau et incapables de nous réchauffer, les coups de masse du vent nous précipitant hors de la piste, et la certitude que celui-ci nous conduisait vers une abominable agonie. Deux fois je tombais dans la neige glacée, avant d'être relevé par Peters et encouragé sans ménagement à repartir.

Je perdis mon équilibre à nouveau, abandonné cette fois par toute volonté de reprendre mon avancée. J'étais étendu dans la neige, appelant de mes vœux le soulagement apporté par un

trépas imminent, le sombre tomber de rideau, lorsque Peters me frappa avec force. Je levai un bras pour me protéger de ses coups, incapable de crier car mes lèvres étaient scellées par la glace. « Debout ! » m'ordonna-t-il. « Debout, pauvre gueux ! » Et sur ces mots, il me saisit à bras-le-corps et m'arracha de la neige en me secouant comme si je n'étais qu'un enfant. Cela me fit recouvrer mes sens, faisant circuler le sang dans mes membres. Je retrouvai mes esprits, craignant plus la violence de Peters que le baiser de la mort, et me traînai à nouveau péniblement sur la piste. Bientôt, nous fûmes parvenus au pied du phare terrifiant et nous y découvrîmes, creusée dans la neige, une rampe d'accès qui menait directement au sein de la tour environnée de vapeur. Je me serais plus volontiers précipité dans la cage d'un fauve, mais il était évident que nous ne pourrions pas survivre beaucoup plus longtemps au climat glacial régnant à l'extérieur.

Nous dégringolâmes le long de la rampe d'accès, à moitié aveuglés, et totalement déments, jusqu'à ce que mon pied heurte quelque obstacle déposé sur le trajet et que je ne m'écroule à nouveau de tout mon long. Peters me gratifia d'un vigoureux coup de pied dans les côtes, avant s'interrompre brusquement, le visage soudain tordu de rage et de terreur. Je suivis la direction de son regard, et constatais que l'obstacle sur lequel j'avais buté était un corps humain. Quelle qu'ait été son identité, le cadavre était désormais totalement méconnaissable. La tête avait été écrasée par un choc violent ; les longs cheveux blonds étaient pris dans une flaque de sang gelé. Bien qu'il s'agisse d'une vision épouvantable, elle était aussi, à sa macabre manière, porteuse d'un semblant d'espoir. Elle nous confirmait que les mystérieux ravisseurs étaient passés en ce lieu avec leurs prisonniers, même si ces derniers n'y avaient pas tous survécu. À quelques mètres seulement du malheureux cadavre, la piste pénétrait dans l'effroyable construction. Pleins d'une terreur irraisonnée mais également d'une pitié irrépressible pour les prisonniers..et poussés par notre propre et peu glorieuse condition, nous franchîmes le seuil de la tour.

La première chose que nous remarquâmes, Peters et moi-même, fut que la température était ici significativement plus élevée qu'au dehors. Bien que l'entrée fût dépourvue de véritable porte, il était évident qu'un système de chauffage était à l'œuvre, entretenant une chaleur plus que bienvenue pour nos entrailles glacées. Quelle qu'ait été sa source, quand bien même il se fut agi du brasier de l'Enfer lui-même, nous nous y réchauffâmes avec délectation. Nos grelottements mirent pourtant bien du temps à s'atténuer. Nos doigts gelés nous firent souffrir en retrouvant une température raisonnable et nous marchâmes à grandes enjambées afin de réveiller nos membres.

Mais il n'était pas question de lambiner et d'abandonner la poursuite. Tandis que nous retrouvions nos esprits, nous constatâmes que nous étions dans un couloir se dirigeant vers le centre de la tour. Les murs étaient constitués de la même pierre lisse et gris foncé que l'édifice rituel des Tsalalis et présentaient la même netteté de finition. Tandis que j'examinais les parois, Peters s'était agenouillé sur le sol couvert de givre. En quelques minutes, il y découvrit des petits débris de gel parsemant la surface lisse de la glace. Considérant cette découverte comme un signe du passage des ravisseurs, Peters brandit sa tige de métal et déclara qu'il fallait poursuivre plus avant. Je le suivis.

Nous atteignîmes bientôt une pièce de forme ovale desservie par une seule autre issue : une rampe circulaire constituée d'une matière brillante, usée en son centre, qui s'élevait dans les ténèbres. N'ayant guère d'autre choix, nous empruntâmes cet étrange passage. À l'exception de notre lanterne, l'obscurité y était totale, et aucun point de repère sur la surface grise et uniforme des parois ne nous offrait la possibilité de mesurer le temps écoulé ou la distance parcourue sur cette rampe. Seul un accroissement régulier de la température ambiante marquait notre progression, et bientôt nous commençâmes à transpirer dans nos manteaux improvisés en peau de manchot. Nous n'osions pourtant pas abandonner ces derniers, de crainte de devoir entreprendre une retraite subite vers les étendues glacées environnant la tour.

Interrompant une longue et monotone ascension, une arche s'ouvrit sur le côté de notre rampe. Nous pénétrâmes dans ce passage, ne sachant si les captifs avaient été emmenés plus haut dans le tunnel ou conduits ici. La taille des lieux était impressionnante et le temps que nous avions passé enfermés dans l'étroit tunnel grimpant nous la rendait d'autant plus intimidante. La lueur verdâtre de notre lanterne ne parvenait pas à éclairer l'ensemble de la pièce, mais celle-ci disposait de sa propre source de lumière. En son centre s'ouvrait un puits infernal émettant un vif éclat rougeâtre. Incapables d'y résister, nous nous approchâmes, et ce faisant, l'agréable tiédeur régnant dans le reste de cette tour se transforma en une insupportable chaleur, jaillissant, telle l'eau d'un geyser, de l'insondable orifice. Scrutant précautionneusement à l'intérieur du trou (son pourtour était dépourvu de balustrade ou de quelque protection contre notre maladresse), nous vîmes un colimaçon s'enroulant interminablement sous nos pieds, et se perdant dans un rougeoiement démoniaque qui devait se situer à bien plus d'un millier de mètres en profondeur. C'était le cœur infernal de l'infâme Tour. Du fond du puits, pourtant invisible, nous parvenaient un rougeoiement et des vagues de chaleur dignes des forges de Vulcain. Frémissements, nous nous éloignâmes du bord.

Une exploration rapide des lieux ne nous permit de trouver aucune trace de nos compagnons. Nous observâ mes soigneusement le sol, mais les motifs complexes et dérangeants gravés sur celui-ci, additionnés à la chaleur rayonnante de l'endroit, nous empêchèrent d'y détecter des traces de glace de la nature de celles que nous avons suivies jusqu'à ce lieu. Cependant, nous parvîmes à contenir le désespoir qui nous envahissait : sous le dôme majestueux qui tenait lieu de plafond à la pièce, six issues s'ouvraient à nous dans les murs de la pièce. Cinq d'entre elles étaient réparties à intervalle régulier sur le périmètre de la pièce, tandis que la sixième avait la forme d'une arche irrégulière. Nous empruntâ mes cette dernière, nous engageant dans une ascension en spirale similaire à celle qui nous avait menés quelques moments plus tôt dans la grande salle surmontée d'un dôme. Je ne pus m'empêcher de songer que chaque pas nous rapprochait un peu plus de la répugnante luminescence bleuâtre qui lévissait au sommet de la tour.

Cette pensée trouva confirmation, car bientôt il apparut que la paroi extérieure de la rampe s'était partiellement effondrée en plusieurs endroits. Les éboulements nous révélèrent une chambre envahie de structures cristallines longilignes, constituées d'une matière qui aurait pu évoquer le sel. Mais contrairement à celui-ci, ces excroissances se présentaient sous des formes et tailles variées. La fameuse lumière bleuâtre se propageait à l'intérieur des cristaux par vives pulsations, cependant trop rapides pour être réellement perçues par l'œil humain. Curieusement, en vision latérale, il était plus aisé de déceler ces sortes d'éclairs, qui devenaient parfaitement invisibles dès que l'esprit leur accordait sa pleine attention. Mais à la différence de l'ignoble luminosité provenant du faite de la tour, ces pulsations étaient accompagnées d'un son perçant bien que lointain, murmure chanté évoquant quelques sirènes antiques, qui d'un même élan, nous attirait et nous repoussait. Je sentis mon cœur se soulever au chant terrifiant de ces horreurs. Se fût-il agi des plus purs diamants de l'Afrique, ni Peters ni moi-même n'aurions accepté de les toucher. Nous accélérâ mes notre pas vers le sommet de la rampe, jusqu'aux limites de nos capacités corporelles mais non sans subir l'attraction perfide de ces cristaux à chaque tournant.

Il sembla s'écouler des heures avant que nous ne parvinssions à laisser derrière nous le chant vénéneux des pulsations bleutées, laissant place à un silence béni. Nous poursuivîmes notre ascension, heureux pour la première fois d'être éclairés seulement par la lueur verdâtre de notre lanterne. Ce temps de répit fut bref. Subitement, alors que nous n'avions parcouru pas plus de deux circonvolutions de la rampe, nous débouchâ mes dans une nouvelle pièce, moins large et plus tempérée que celle que nous venions de quitter. L'air y était humide, étrangement chargé d'une buée que nous n'avions pas revue depuis notre descente dans le tunnel sur l'île blanche. Et à la différence de la précédente, cette chambre n'était pas tout à fait vide.

On y avait sculpté d'improbables concrétions de pierre, estrades et cylindres surgis du sol et des parois, dont l'usage nous échappait totalement ; s'agissait-il de mobilier ? Autour de l'un de ces piédestaux s'étalait un amoncellement des étranges cristaux palpitants que nous avions observé plus bas. Mais contrairement à ces derniers, ceux-ci n'émettaient ni son ni lumière et reposaient, inertes, dans un parfait silence. Au-dessus de l'amas, avait été tracée sur le mur une sorte de fresque, peinte de couleurs criardes. Bien que nous ne parvenions à comprendre le sujet qu'elle évoquait, elle semblait ostensiblement liée à cet enchevêtrement de cristaux, peut-être pour obtenir le même effet que celui produit par les vitraux dans les cathédrales. Je réalisai alors que le moment de la confrontation avec notre ennemi était peut-être imminent et, au sein du monceau de cristaux qui s'offrait à moi, j'en choisis un particulièrement long. Je fus soulagé de ne ressentir aucune douleur en empoignant l'objet, qui avait le contact fort rassurant d'une simple pierre, froide et lisse au toucher, et légèrement plus lourd que son aspect ne le suggérait. Bien que les arêtes du cristal ne fussent point tranchantes par elles-mêmes, l'objet s'achevait en une pointe dentelée aussi coupante que du verre. Ainsi équipés, nous entreprîmes d'explorer les cinq entrées voûtées qui s'ouvraient dans cette pièce, moi-même portant la lanterne verdâtre d'une main et le long tesson de cristal de l'autre, tandis que Peters se contentait de tenir fermement son curieux pieu métallique. C'est en ce lieu que nous vîmes, pour la première fois depuis que nous avons franchi le seuil de cette tour antédiluvienne, un signe de vie, sous la forme de petites racines grimpantes. Elles s'insinuaient le long de deux des issues voûtées pour rejoindre, au travers du plafond, l'interminable rampe en spirale. Les trois autres ouvertures, quant à elles, étaient aussi silencieuses et sombres qu'un tombeau.

Nous avions à peine remarqué cette particularité que résonna un bruit traînant et cliquant au-dessus de nos têtes. Quelqu'un descendait les escaliers, et il était impératif que nous nous dissimulions rapidement avant d'être vus. D'un mouvement silencieux, je me précipitai en même temps que Peters à travers l'une des issues voûtées dépourvues de plantes, dans l'une des trois chambres plongées dans la pénombre. Nous espérions qu'une telle pièce nécessiterait moins d'attention. Remarquant un grand nombre de concrétions de pierre brisées et éparpillées en ce lieu, Dirk Peters y dissimula immédiatement notre lanterne, nous plongeant en un clin d'œil dans l'obscurité. Puis nous nous faulâ mes, aussi prestement que possible sans briser le silence, vers l'embrasement voûté, avec l'intention d'assister à l'arrivée de l'intrus. Le volume de l'étrange son traînant augmentait graduellement, et

soudain, l'épaisse lumière rouge, déjà croisée près de l'étrange quai situé sous l'île, inonda brutalement la pièce. À cette lueur nous discernâmes, dévalant la rampe en spirale, une...Chose.

Il y a bien des facettes de la Terre qui restent ignorées de l'Homme, et celle-ci est sans aucun doute l'une des plus épouvantables. C'est pure vanité de la part de l'homme que de croire qu'il n'existe aucune autre forme d'intelligence en ce monde que la sienne, et que le Seigneur lui a confié le pouvoir sur toutes les bêtes ou poissons qui peuplent sa Création. C'est faux, et il existe d'autres choses, des Choses étranges qui occupent les étendues polaires, des Choses dont l'apparence rappelle ces barils employés par les baleiniers, en moins volumineux, pourvues de cinq épais tentacules visqueux en contact avec le sol, ainsi que d'un nombre équivalent d'appendices extrêmement ramifiés partant du centre de l'abdomen, et enfin, couronnant le tout, d'une troublante tête en forme d'étoile. L'intrus était de couleur gris verdâtre, marbré en certains endroits, et il se déplaçait. Mon Dieu ! Je ne peux affirmer s'il s'agissait d'un animal ou d'une plante, mais la Chose marchait ; gauchement, comme si elle ne maîtrisait pas l'ambulation, mais elle marchait, se traînant avec les cinq puissants tentacules rattachés à sa base telles les racines d'un arbre majestueux. Je jure ici, devant Dieu, que cette Chose était non seulement animée, mais également intelligente, douée d'un esprit au moins aussi développé que le cerveau humain, mais malveillant, aussi vicieux que le Diable et tous ses démons. Sans l'ombre d'un doute, cette créature et ses congénères étaient responsables de l'érection de cet immonde phare infernal s'élevant au-dessus de nos têtes avec l'arrogance d'un Lucifer, car seul un esprit d'une telle malice aurait pu être en mesure de construire une horreur si étrangère aux lois naturelles de Notre Seigneur.

D'une façon ou d'une autre, Dirk Peters et moi-même parvîmes à nous retenir de hurler à la vue de cette abomination, qui, ainsi, ne nous vit et ne nous entendit point, et poursuivit son chemin. La Chose se déplaça jusqu'à l'une des issues voûtées, dépourvues de pousses végétales, et de celle où nous nous trouvions. Nous attendîmes pour sortir qu'elle y ait complètement disparu puis nous la suivîmes le plus furtivement possible : il était clair que la créature pouvait nous voir arriver de n'importe quelle direction de sa tête étoilée. Pour cette raison, nous prîmes grand soin de ne nous trahir d'aucune manière, progressant le long des parois de la pièce principale, puis observant la chambre dans laquelle s'était engagée la créature depuis le seuil.

Bien nous en prit, car nous découvrîmes, révélé par la lueur rougeâtre de la lanterne appartenant à la Chose, un tableau tiré des plus profonds abîmes de la perdition : en ce lieu gisaient les quatre Européens ayant survécu, immobilisés dans les liens grossiers noués par les Tsalalis. Un couple de sauvages était également couché ici, toutefois sans entrave. Tous les corps étaient allongés sur une large dalle de pierre inclinée ; peut-être quelque autel sacrilège des Choses Polaires, d'une conception si épouvantable qu'elle ne pouvait convenir qu'à ces créatures. Tout comme de nombreux sols et parois de cette tour abandonnée de Dieu, l'autel était gravé d'étranges schémas et dessins que ni Peters ni moi-même ne parvenions à comprendre. Tous les captifs semblaient étourdis ou inconscients, car ils ne réagirent pas lorsque la créature pénétra dans les lieux. Bien que n'étant pas en mesure d'embrasser du regard la totalité de la pièce, je pus observer qu'elle était plus large que celle dans laquelle nous nous trouvions précédemment, mais moins imposante que celle où se trouvait le puits. L'air qui en provenait était tropical, moite et humide, presque chargé d'une brume de chaleur, et affreusement nauséabond. Cette ignoble puanteur réveilla immédiatement en moi le souvenir des derniers instants de mon pauvre ami Auguste. J'engageais Peters, par signes, à m'accompagner immédiatement dans une tentative de sauvetage mais il secoua la tête avec détermination, son visage de marbre laissant deviner de lugubres conséquences si je ne retenais pas mon impulsion. Nous étions toujours absorbés par l'étude de la pièce depuis notre point d'observation dissimulé, lorsque la terrible créature s'approcha de l'un des captifs sans défense et l'agrippa de ses membres abdominaux. J'étais, tout comme Peters, paralysé d'horreur devant notre impuissance tandis que le pauvre malheureux était poussé lentement, le long de la plateforme inclinée, la tête la première, vers une fosse s'ouvrant au pied de l'épouvantable autel.

Subitement, d'horribles hurlements retentirent ; d'atroces cris qu'un homme ne profère que sous les tortures les plus douloureuses qui se puissent concevoir. Nous entendions également, sous ces glapissements, le bruit déconcertant d'un battement frénétique, comme si le pauvre hère tentait d'échapper à des sables mouvants. La Chose se tenait immobile, aussi impassible que les parois de pierre, devant ces lamentations. Puis elle se mit soudainement à tituber et agiter plusieurs de ses membres de façon grotesque, émettant un puissant sifflement flûté dans lequel nous reconnûmes une imitation du *Tekeli-li* ! des Tsalalis, qu'elle répéta à plusieurs reprises avant de cesser brusquement. Cette scène déroutante achevée, la Chose reprit son chemin, qui la menait à l'endroit où nous étions cachés. Immédiatement, nous nous repliâmes en courant à toutes jambes, dévalant la rampe comme des flèches et priant pour que la créature ne nous ait pas aperçus. Suivie uniquement par les hurlements atroces et s'affaiblissant, la Chose progressait avec une lente décontraction, portant sa lanterne rougeâtre à pas traînants vers la rampe, en direction des étages supérieurs.

C'est alors que Peters, remuant maladroitement sa large carrure, posa le pied sur quelque chose qui céda dans un craquement sourd. Instantanément, la Chose interrompit son ascension et se tint immobile, écoutant les bruits alentours avec une évidente concentration. Elle inclina la tête d'un mouvement curieusement humain, attendant peut-être la répétition du son. Nous retînmes notre respiration, n'osant ni bouger ni faire le moindre bruit tandis que les râles de l'agonisant résonnaient à travers la tour. Apparemment rassurée, la créature reprit son ascension, et disparut bientôt avec sa lanterne dans les hauteurs de la rampe en spirale. Cet épisode achevé, Peters s'empressa d'aller récupérer notre lanterne et empoigna le pieu métallique qu'il transportait depuis l'édifice impie des Tsalalis. Je brandis quant à moi mon tesson de cristal, préparé si nécessaire à combattre jusqu'à la mort. Ainsi empris d'une témérité retrouvée, nous retournâmes vers l'autel.

À peine avais-je rejoint les captifs au pas de course que je fus totalement paralysé. Absolument terrifié, dans la crainte innommable que la Chose diabolique ne revienne sur ses pas et ne m'inflige le même sort que mon compatriote, je tentais de toute la force de mon âme de reprendre le contrôle de mes membres. Je puisais dans toutes les ressources de ma concentration afin d'ordonner à ceux-ci de recouvrer leur fonctionnement, mais sans résultat. J'étais littéralement figé sur place, incapable de bouger ne serait-ce que mes globes oculaires. Un étrange rayonnement émanait de certains des bas-reliefs qui m'environnaient, comme si ces symboles s'étaient introduits dans mon cerveau, immobilisant tous mes organes.

À nouveau ce fut Dirk Peters qui me sauva. Remarquant mon immobilité subite, il me frappa d'un coup violent avec son pieu métallique, m'envoyant à terre. Dès que je heurtai le sol, je fus à nouveau en mesure de bouger. Comprenant que cette paralysie provenait de quelque corruption provoquée par l'autel païen sur lequel les prisonniers étaient étendus, nous déplaçâmes avec précaution les trois hommes blancs hors de ce support. Aussitôt les avions-nous éloignés de ce maléfice qu'ils se mirent à se débattre. Nous les calmâmes, leur exposâmes rapidement que nous leur offrions une chance de s'échapper puis, à l'aide de la lame du pieu providentiel, coupâmes leurs liens. En quelques minutes notre tâche fut accomplie et nous nous enfûmes tous les cinq de cet épouvantable lieu.

Nous abandonnâmes les Tsalalis à leurs dieux.

Nous descendîmes la rampe en spirale avec une vitesse désespérante. Nos camarades étant restés pieds et poings liés depuis près d'une semaine, le sang ne revenait dans leurs membres qu'avec peine et lenteur. Mais quand nous parvînmes enfin à accélérer, aucun de nous ne ralentit jamais l'allure, résolu comme nous l'étions à courir sans nous arrêter jusqu'au tunnel, abandonnant ce phare maudit à jamais derrière nous. Peters menait la course, sa stature trapue et sa résistance exceptionnelle lui ayant permis de lutter mieux que nous contre les horreurs et les privations que nous avions endurées récemment. Mais tandis que nous traversions le dôme où se trouvait le puits, nous aperçûmes une créature se précipitant dans notre direction depuis les plus profonds abîmes de la tour, gravissant l'escalier en colimaçon ! D'une seule voix nous laissâmes mes échapper un cri d'horreur désespéré et nous prîmes la fuite, pris d'une intense panique, vers l'issue voûtée que Peters nous indiquait par de larges gestes affolés. Mais la Chose avait pour nous d'autres plans, et malgré sa déambulation maladroite, elle se révéla affreusement rapide dans sa traque. Nous dévalâmes la rampe à foulées éperdues, vers les étendues glaciales qui nous attendaient à l'extérieur ; nous étions cependant épuisés et affamés ; pitoyable communauté. La Chose gagnait peu à peu du terrain sur nous, émettant un troublant sifflement, presque musical, qui décuplait notre terreur. Perdant tout espoir, nous comprîmes alors que, même à cinq, épuisés comme nous l'étions, nous n'avions aucune chance de nous défendre contre cette créature.

Finalement, Peters, se tenant à présent à l'arrière du groupe, lança notre lanterne vers la créature, en un ultime geste de défi plus que dans l'espoir réel de causer des dégâts. À notre grand étonnement, aucune explosion ne survint. Le verre se brisa, libérant le liquide verdâtre et bouillonnant qui se répandit largement. Quoique la lanterne se soit écrasée bien avant d'atteindre la Chose, cette dernière se révéla incapable de s'arrêter ou de dévier sa trajectoire afin d'éviter le danger. À son contact, le fluide passa de son vert nauséux usuel à l'écarlate texture rougeâtre et épaisse que nous avions déjà aperçue. Le liquide se déforma de façon insensée, émettant simultanément une luminosité décuplée. Elle remonta promptement le long des tentacules de la Chose qui perdit alors l'équilibre et s'effondra au sol tel un arbre abattu. Totalement enveloppée de liquide, la Chose se débattit pendant quelques secondes puis se figea, tandis que la substance continuait à rougeoier comme un feu de joie à son apogée. Avec horreur, nous contemplâmes la créature prisonnière dont les contours se ramollissaient tandis que la masse bouillonnante et aveuglante de fluide semblait littéralement les dissoudre. Puis, apparemment doté d'une volonté propre, le liquide abandonna sa victime, comme s'il avait fini de se repaître de sa chair et qu'il partait à la recherche d'autres sources de nourriture, lançant vers nous des langues de fluide ardent et affamé. Terrifiés par le spectacle auquel nous venions d'assister, nous prîmes la fuite comme des dératés. Nous fûmes bientôt hors de la tour maudite, immédiatement accablés par le froid mortel des étendues polaires. Les mots sont impuissants à décrire les

souffrances pathétiques que nous endurâmes sur le chemin du retour. Nos nouveaux compagnons étaient bien trop légèrement vêtus pour supporter ce climat, et semblaient tous sans cesse à la limite de la rupture. Nous maintînmes coûte que coûte une course en demi-foulées, espérant que l'effort suffirait à nous fournir assez de chaleur pour atteindre l'entrée du tunnel. À mi-chemin, l'un des inconnus s'effondra et Peters dut porter l'infortuné sur ses épaules. Bien que le vent se fût calmé, la neige tombait toujours plus drue et nous permit d'échapper aux signaux tentateurs du phare gigantesque et infernal. Lorsque nous parvînmes enfin au tunnel, nous nous traînions de façon désespérée plus que nous ne courions, pauvres hères gelés et épuisés. Peters portant toujours l'un des hommes sur son dos, j'aidais les deux autres à se tenir debout. Aussi immense que fut ma fatigue, elle était probablement infime en comparaison de la leur.

Après avoir franchi l'entrée du tunnel, nous traînâmes nos compagnons, nous enfonçant dans la tiédeur de la galerie. La consommation des végétaux charnus que nous avions laissés sur la plateforme permit à nos nouveaux compagnons de recouvrer une partie de leur énergie. Peters et moi-même retirâmes alors nos épouvantables costumes. La chaleur ambiante allait non seulement les rendre inutiles, mais en plus les transformer en haillons putrides et nau-séabonds. Nous fûmes éminemment soulagés de constater que l'endroit était tel que nous l'avions laissé ; aucun manchot géant n'était venu entamer notre réserve de feuilles molles et blanchâtres, et nos cinq lanternes étaient toujours en place. Nous tressaillâmes en apercevant ces dernières, nous remémorant l'appétit inextinguible de destruction dont s'était montrée capable celle que nous avions utilisée contre la Chose qui nous poursuivait. Nous manipulâmes ces lanternes avec grande prudence, inquiets à l'idée de libérer la substance lumineuse qu'elles contenaient. Lorsque nous nous fûmes tous quelque peu restaurés, Peters nous donna des instructions pour retourner la lourde plateforme dans le sens opposé. Nous la déposâmes avec précaution dans son étrange logement et, après que nous nous soyons installés dessus, elle prit rapidement de la vitesse. Curieusement, il me sembla que notre vélocité était plus importante que lors de notre voyage aller. Quelle que fut la raison de cette célérité, nous nous éloignions désormais à grand train de cette horrible construction polaire, l'air chaud fouettant généreusement nos cheveux.

XXIX

Lorsque nous fûmes certains qu'aucun poursuivant ne se trouvait immédiatement sur nos talons, Peters effleura du doigt l'une des lanternes. Une sinistre flamme verdâtre s'éveilla brusquement au cœur de l'objet, et c'est à cette lueur mouvante que nous pûmes détailler pour la première fois l'état de nos compagnons. Ces hommes étaient de robustes gaillards, car malgré toutes les épreuves qui avaient affaibli leur constitution et blêmi leur teint, leur farouche volonté de vivre n'avait pas été affectée. Hantés comme nous l'étions par la crainte d'être malgré tout l'objet d'une traque, nous laissâmes le silence s'installer durant quelque temps. Finalement l'un des inconnus le rompit pour se présenter, lui et ses compagnons. Ils se nommaient Vredenburg, DeLance et Marburg, et avaient servi comme hommes d'équipage sur un trois-mâts baptisé le Discovery, parti d'Oslo et dont ils nous dirent espérer qu'il fut encore à l'ancre à l'endroit où ils l'avaient laissé, désarmé suite à avaries. Ils formaient initialement un groupe de chasse de huit hommes, mais eurent maille à partir avec les répugnants Tsalalis. Trois d'entre eux succombèrent lors d'une affreuse embuscade, les cinq survivants étant fait prisonniers. L'homme que nous avions découvert à l'entrée de la Tour se nommait Gunnarson, un courageux marin qui avait patienté jusqu'à ce que le froid glaçant devienne presque insupportable avant de tenter de libérer ses compagnons. L'une des Choses l'avait tué d'un simple coup, incroyablement puissant, qui avait littéralement défoncé son crâne comme une citrouille. Leur dernier camarade, disparu dans des circonstances tout aussi horribles, se nommait Johanneson, mais ils ne purent supporter de s'attarder sur ce souvenir. Ces hommes versèrent de chaudes larmes sur leurs compagnons tandis que Peters et moi-même tentions du mieux que nous pouvions de les reconforter.

Des heures passèrent, puis des jours. Au rugissement du vent répondait uniquement le défillement d'interminables étendues rocheuses. Aucun de nous n'aurait été en mesure d'estimer le temps écoulé depuis notre départ. Soudain, Vredenburg aperçut quelque mouvement à la lisière de son champ de vision. Peters effleura une deuxième lanterne, activant la lueur nauséabonde. Nous pûmes alors discerner pas moins de trois horribles Choses Polaires, lancées à notre poursuite sur une autre plateforme, qu'ils parvenaient mystérieusement à mener à une vitesse bien supérieure à la nôtre, gagnant rapidement du terrain. Vredenburg et Marburg hurlèrent de terreur et s'agrippèrent l'un à l'autre, paralysés à la pensée de l'issue inéluctable de la traque. Peters jura et, ne trouvant rien de plus approprié à notre défense, lança une des lanternes vers nos poursuivants. La lampe s'écrasa sur le sol du tunnel, ne laissant qu'une tache incandescente qui disparut immédiatement au loin, ne provoquant aucun dégât sur les créatures qui nous pourchassaient.

La peur nous pétrifiait. Le premier, DeLance recouvrit ses esprits et nous hurla que nous devons lancer deux ou trois lanternes d'un même élan, dans l'espoir d'augmenter nos chances d'atteindre les créatures. Nous fûmes tous immédiatement convaincus par la justesse de cette stratégie. J'aidais alors Peters à activer les lampes, conscient que

l'affreuse sensation de succion qu'elles provoquaient n'était rien comparée aux horreurs qui nous guettaient si nous étions capturés et ramenés à la cité polaire. Au signal donné par DeLance, nous projetâmes les lanternes le long du tunnel en direction de nos poursuivants. Par bonheur, deux des trois projectiles atteignirent la plateforme des Choses Polaires. Comme auparavant, le liquide qui s'échappa des débris de verre se précipita sur les créatures, sa teinte verte putride se muant à leur contact en un rouge non moins écœurant. Les Choses s'agitèrent frénétiquement, essayant de se soustraire au fluide mais ne parvenant qu'à le répandre tout autour d'elles, décuplant ainsi les effets corrosifs de la substance délétère. Alors que le liquide vorace avait pris possession de la majeure partie de la plateforme, une des Choses tenta de sauter dans le vide malgré la vitesse vertigineuse à laquelle le véhicule se déplaçait. Mais, devant nos yeux ébahis, la substance sanguinaire, ayant maintenant l'apparence des flammes d'un violent incendie, projeta un tentacule rougeâtre qui s'empara de la créature et la ramena sur la plateforme, avant de la dévorer. Il n'y avait désormais plus aucun doute que ce fluide était vivant, et le véhicule de nos poursuivants se rapprochant implacablement du nôtre, la panique s'empara de nous. D'ici quelques minutes, les deux plateformes allaient sans aucun doute entrer en collision et nous serions à notre tour dévorés par l'horreur flamboyante. Nous sanglotâmes, maudissant DeLance pour son initiative irréfléchie, et Marburg commença même à prier.

Contre toute attente, c'est au plus profond du désespoir que surgit notre salut. Alors même que nous contemplions, terrifiés, le fluide bouillonnant se précipiter vers nous, elle dévia brutalement sa course et alla s'écraser directement sur la paroi du boyau. En quelques secondes, elle disparut complètement de notre champ de vision. Nous restâmes cois, incapables de croire en cette délivrance providentielle. Notre plateforme avançait toujours à grande vitesse, laissant derrière nous cette horreur que nous avions nous-mêmes créés. Mais soudain, le mouvement de notre plateforme fut interrompu, et nous fûmes projetés vers l'avant, tête la première, comme une poignée de dés lancés par un joueur maladroit. Notre vitesse était telle que le choc avec le sol du tunnel fut d'une extrême violence, mais je ne souffrais apparemment d'aucune fracture. Me relevant péniblement, je perçus une sorte de grondement propagé au plus profond de la roche. Je m'efforçais alors de rassembler mes compagnons, craignant qu'une portion du tunnel ne s'effondrât, lorsque la substance rougeoyante que nous avions perdue de vue quelques instants plus tôt explosa soudain. Le liquide vorace formait à présent une monstruosité, enflée de façon incommensurable, dont l'embrasement nous plongea dans une lumière plus brillante que l'astre solaire, projetant d'étranges serpentins et flammèches, comme autant de rameaux incandescents. Nous ressentîmes, plus que nous ne vîmes, ce raz-de-marée infernal dévaler le tunnel et nous rattraper, si rapide et si puissant que nous eûmes à peine le temps d'esquisser un mouvement de recul effrayé.

Alors que nous nous imaginions déjà purement et simplement pulvérisés, la masse incandescente ralentit soudainement, s'arrêtant à quelques mètres de nous. Si proche, son éclat nous brûlait sauvagement les yeux, nous contraignant à détourner le regard et fermer les paupières. La lumière continuait à mordre cruellement nos rétines, tandis que nous nous rassemblions à tâtons, collectant les quelques pièces d'équipement que nous fûmes capables de retrouver.

Nous battîmes retraite le plus rapidement possible, faisant le point sur les dégâts occasionnés par les récents événements: nous avions tous subi quelques contusions et meurtrissures, mais Peters était le plus sévèrement blessé. Dès que la luminosité fut redevenue un tant soit peu supportable, DeLance examina mon compagnon métis et réalisa que, bien qu'il ne se plaignît pas de la douleur, il avait le bras cassé. DeLance déchira quelques lambeaux de sa chemise, à partir desquels il confectionna une attelle de fortune, afin de réduire la fracture de Dirk. Pendant ce temps, Vredenburg, Marburg et moi-même faisons le bilan de notre situation. Nous ne disposions plus que de deux pieux métalliques, une lanterne (que nous manipulions avec grande précaution) et deux maigres poignées de végétaux charnus en fort mauvais état. Nous décidâmes de rationner la nourriture, puis reprîmes la route à un rythme atrocement lent. J'avais la sensation de m'affaiblir à chaque pas. Vredenburg menait la marche dans le tunnel qui replongeait dans une semi-obscurité au fur et à mesure que nous nous éloignions de l'effrayante source de lumière.

Nous marchâmes pendant une journée avant d'atteindre la fin du tunnel et la surface de l'île, près de la mer bouillante. Nous n'avions pas eu besoin d'allumer notre dernière lanterne. Le cœur soulagé, nous surgîmes à l'air libre, découvrant alors d'importants changements: quelle qu'en ait été la source, la brume tourbillonnante avait disparu, de même que le grondement incessant de la cataracte. Marburg et Vredenburg se précipitèrent vers la rive et découvrirent que la mer, bien que d'une température toujours extrêmement élevée, n'était plus parcourue par le puissant courant qui nous avait conduits à cet îlot. Ce phénomène était sans nul doute lié à l'étrange disparition de la cascade, de l'autre côté de l'île.

Vredenburg, Marburg et DeLance s'exclamaient de joie et se félicitaient, dévorant les feuillages pâles qui nous avaient gardés en vie pendant si longtemps, tandis que Peters et moi-même nous asseyions, les jambes rompues de fatigue. Mon crâne bourdonnait comme si un coup de canon venait d'être tiré aux environs. Peters s'effondra sur le sol alors que nos

compagnons gambadaient joyeusement sur la plage en célébrant leur liberté retrouvée. Dans un état proche de la transe, je tentais de me rapprocher de lui. Mais j'avais épuisé mes dernières ressources : mes articulations se figèrent douloureusement et comme Peters, je m'effondrai à terre.

Je peux seulement tenter d'expliquer que je fus alors la victime de cauchemars tels que jamais je n'en avais connus auparavant, emplis d'une affreuse neige blanche, d'intelligences pernicieuses et menaçantes, et baignée de l'ignoble et attirante lumière bleutée. Je ne m'étendrai pas plus sur ces chimères, qui ne sont que fantasmes de l'esprit, que sur la description des troubles dus à la fièvre. Cependant, mes camarades m'affirmèrent par la suite que j'avais, tout comme Dirk, divagué et déliré durant plusieurs semaines, sans que je ne puisse déterminer la cause de cette affliction. Je crois que notre trépas aurait été certain sans les soins prodigués par nos trois compagnons, car nous n'émergeâmes de cette léthargie que bien plus tard. Notre première vision fut alors celle des robustes solives d'un navire au-dessus de nos têtes, et nos corps étaient bercés par le roulis si familier de l'océan. Vredenburgh descendit nous rendre visite quelques minutes plus tard. Il nous révéla que nous nous trouvions sur le Nancy, un navire d'exploration, et que Peters et moi-même étions souffrants depuis plusieurs semaines déjà. Alors que je lui demandai par quels moyens nous étions parvenus ici, il me décrit brièvement les événements des semaines passées. En l'absence de courant, il avait été aisé aux trois marins rescapés de mettre à l'eau le canoë des Tsalalis et de payer jusqu'à la mer tandis que nous gémissions, inertes, au fond de l'embarcation. En s'éloignant de l'îlot, un froid de plus en plus intense s'était installé. Quelques jours plus tard, nous avions débarqué sur un amas de banquise à la dérive. Les trois marins avaient chassé et découpé plusieurs phoques, enroulant dans leurs peaux et nourrissant quotidiennement les deux invalides que nous étions devenus, sans jamais nous laisser dépourvus de protection, de peur que les Tsalalis ne nous retrouvent. Les mots me font défaut pour exprimer la gratitude que j'éprouve envers ces trois gaillards courageux qui nous ont maintenus en vie tandis que nous attendions un secours. Enfin, après deux semaines de survie sur la banquise, nous croisâmes la route de la goélette d'exploration le Nancy et nous fûmes hissés à son bord. Une fois son récit terminé, Vredenburgh me fit comprendre que nous ne devions révéler à personne le moindre détail de nos aventures, ni quoi que ce soit sur la cité polaire, car en tant qu'explorateurs, les officiers du navire prendraient alors certainement l'initiative de mettre le cap sur cette destination maudite. J'en convins, et fus présenté à l'équipage le jour suivant.

Une distance infranchissable s'installa entre les hommes d'équipage et nous-mêmes. Bien qu'ils n'aient pas de doutes sur notre récit de naufrage, il leur était impossible d'ignorer l'étrangeté de nos comportements, sans compter que le peu d'équipement que nous avions conservé avec nous était d'une fabrication inhabituelle. Peters et Vredenburgh étaient particulièrement laconiques, craignant la curiosité de nos hôtes. Leur refus de répondre aux questions était si inflexible qu'à plusieurs reprises un pugilat fut évité de justesse avec certains membres de l'équipage trop indiscrets. Nous nous trouvâmes rapidement au centre de toutes les conversations, et notre fortune fut que le Nancy avait rempli sa mission initiale et retournait désormais à Liverpool, son port d'attache.

Nous débarquâmes à Liverpool, où je travaillai comme serveur durant plusieurs années afin de payer mon retour en Amérique. Je ne m'étendrai pas sur les mésaventures sans gravité dont nous souffrîmes durant notre voyage vers le nord, car elles furent insignifiantes comparées aux horreurs et aux épreuves qui les avaient précédées. Lorsqu'un homme a rencontré certains périls, la vie ordinaire lui semble sans relief et diverses péripéties qui l'auraient auparavant fait tressaillir de tout son être ne lui semblent plus dignes d'être rapportées. Je mets ici un terme à mon récit, car je ne suis plus le jeune garçon qui l'a entamé. J'ai été affamé, attaqué, perdu sur une île déserte et glacé jusqu'aux os ; j'ai été confronté à des mutins, des requins et des Choses dont la description est impossible. Tout cela a altéré ma nature-même. Lorsque nous serons en Amérique, je ne retournerai pas auprès de mon père, dans notre demeure de Nantucket, car j'ai trop changé et le souvenir de mon innocence puérile ne pourrait que m'y hanter sans répit. Je ne suis plus l'enfant que mes amis ont fréquenté, si jamais l'un d'entre eux parvenait à reconnaître en moi le jeune garçon qui, un jour, s'est échappé de chez lui pour naviguer de par le vaste monde. Je sais maintenant qu'il existe des choses que l'homme ne devrait pas connaître, et des lieux où il ne doit pas se rendre. Je conserve pourtant le tesson de cristal que j'ai arraché à cette épouvantable cité du bout du monde, comme un souvenir et un avertissement. Je vivrai désormais loin des rivages, loin de cet océan qui connaît trop de secrets. Je m'installerai dans les terres, et fais le serment de ne jamais repartir arpenter le globe.

FIN

4 septembre 1933

John.

Voici le complément du texte : lisez-le attentivement. Il n'est, je l'espère, pas nécessaire de vous rappeler que ce manuscrit, si ce qu'il contient est vrai, constitue la clé de ce qui sera la plus grande découverte de l'histoire. Bien que je ne possède pas suffisamment une âme d'aventurier pour accompagner votre expédition, je vous souhaite bonne chance dans vos recherches.

Poe a participé à la rédaction de ce texte : il est possible qu'il y ait glissé quelques erreurs : j'ai confiance en votre capacité à démêler le vrai du faux.

Loemmler